

Le Journal des Arts

6,90 €
UN VENDREDI SUR DEUX
N°647
DU 17 AU 30 JANVIER 2025

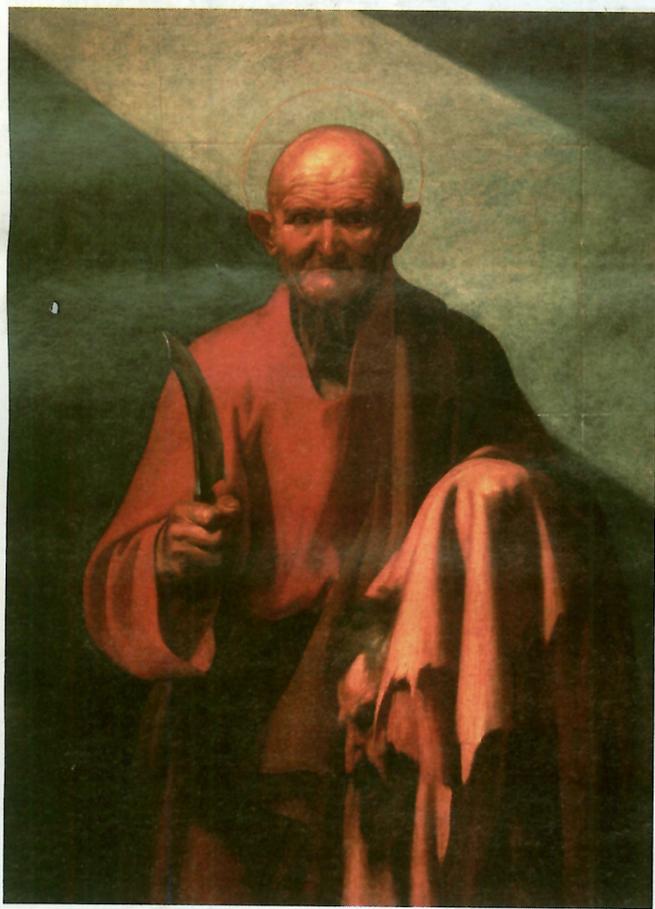
COMMENT
DAVID
NORDMANN
A RÉVEILLÉ
LA MAISON
ADER
RENCONTRE PAGE 23



La Brafa, qui fête sa 70^e édition, remet les arts anciens au centre de la foire

PAGES 28 ET 29

LE TÉNÉBRISME SELON RIBERA ET ZURBARÁN



À g., Jusepe de Ribera, *Saint Barthélemy*, 1612, huile sur toile, Fondation Roberto Longhi, Florence. © Claudio Giusti.
À dr., Francisco de Zurbarán, *Saint François d'Assise*, vers 1640-1645, huile sur toile, Museum of Fine Arts, Boston. © 2024 Museum of Fine Arts, Boston.

Le Petit Palais à Paris et le Musée des beaux-arts de Lyon exposent respectivement Ribera et Zurbarán, deux éminents représentants du Siècle d'or espagnol inspirés par le clair-obscur du Caravage. Les partis pris scénographiques sont cependant très différents.

PAGES 17 ET 19



LA DIRECTRICE DE LA TATE MODERN EXPLIQUE SES CHOIX

À la tête du musée d'art contemporain londonien depuis un peu plus d'un an, la Norvégienne Karin Hindsbo met l'accent sur l'art contemporain « indigène », et le public familial. **PAGE 4**

LE FLOU JURIDIQUE DU DÉTECTORISME DE LOISIR

La détection de métaux archéologiques requiert une autorisation tandis que la détection de loisir est libre. Mais comment distinguer l'une de l'autre ? **PAGE 10**

LES JEUX OLYMPIQUES ONT PÉNALISÉ LES MUSÉES FRANCILIENS

Le rebond de l'automne n'a pas permis aux musées d'Île-de-France, affectés par la baisse des visiteurs pendant les Jeux, de retrouver leur fréquentation de 2023. **PAGE 11**

EXPO

MADIA

Une femme d'avant-garde

LEGER



MUSÉE MAILLOL

08.11 2024 – 23.03 2025

XVII^e SIÈCLE / EXPOLOGIE

UNE RÉTROSPECTIVE RIBERA COMPLÈTE ET JUSTE

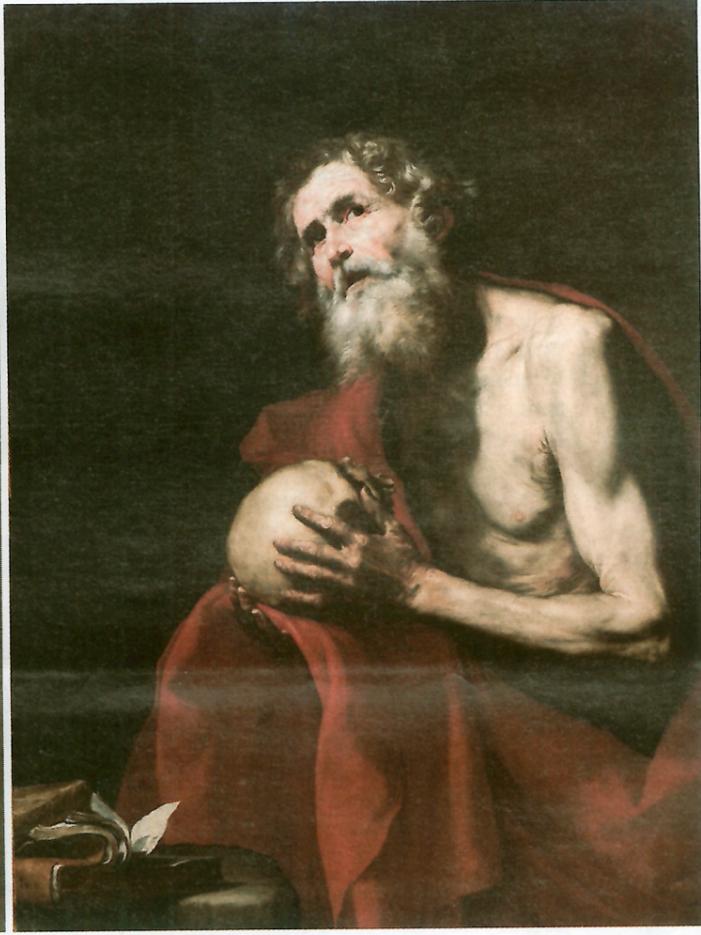
Le Petit Palais met à l'honneur le peintre d'origine espagnole, héritier du Caravage, dans un parcours aéré et édifiant

Paris. Ténébrisme dramatique, gestuelle exacerbée, réalisme cru des corps vieillissants et souffrants... Au Petit Palais, le préambule de l'exposition énonce d'emblée le propos : celui de rendre hommage à la virtuosité de José de Ribera (1591-1652), l'« héritier terrible du Caravage », selon ses contemporains, jugé aussi « plus sombre et plus féroce » que le grand maître italien. Mais à cela s'ajoute la volonté de combler une lacune. « Étonnamment, Ribera est peu à peu tombé dans l'oubli en France, et ce malgré la renommée exceptionnelle qu'il a connue en son temps », déplore Maïté Metz, co-commissaire de l'exposition et conservatrice des peintures anciennes au Petit Palais. Il n'a jamais fait l'objet d'une rétrospective en France »

Pour la première fois donc, c'est l'ensemble de sa carrière qui est retracée, de ses années d'apprentissage romaines à sa position dominante sur la scène artistique napolitaine. Un défi que le Petit Palais relève avec brio, en évitant l'écueil d'un parcours trop riche. De fait, la sélection est délibérément resserrée, au regard de l'abondante production de Ribera : au total, quatre-vingts peintures et une vingtaine d'œuvres graphiques sont exposées, pour beaucoup provenant de musées étrangers et de collections privées. Des œuvres choisies avec pertinence, tant pour leur inventivité que pour leur qualité plastique, et dont l'accrochage espacé rend le parcours fluide et aéré. Son chef-d'œuvre, *La Femme à barbe* [voir illustration], prêté exceptionnellement par le Prado (Madrid), est exposé seul sur tout un pan de mur. Cette présentation isolée maximise l'impact visuel de l'œuvre, déjà bien intrigante par son sujet : une femme à la longue barbe noire qui donne le sein à un nourrisson, accompagnée de son mari. Sur demande du duc d'Alcalá, Ribera y immortalise en 1631 Maddalena Ventura, une femme devenue barbu probablement à la suite de dérèglements hormonaux. Un « prodige de la nature » (ou « merveille », selon les termes de l'époque) qu'il dépeint avec humanité et dignité, et qui illustre avec force le projet qu'a entrepris l'artiste depuis ses tout débuts : brouiller les frontières entre noblesse et prosaïsme.

Un esthétisme de la violence et de la délicatesse
Suivant le cours de la vie de Ribera, l'exposition est divisée en deux parties : la période romaine (v. 1605/1606-1616), suivie de

« Étonnamment, Ribera est peu à peu tombé dans l'oubli en France, et ce malgré la renommée exceptionnelle qu'il a connue en son temps »
MAÏTÉ METZ, CO-COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION



À gauche, Jusepe de Ribera, *Maddalena Ventura et son mari dite « la Femme à barbe »*, 1631, huile sur toile, 196 × 127 cm.

© Photographic Archive, Museo Nacional del Prado, Madrid.

Ci-contre, Jusepe de Ribera, *Saint Jérôme pénitent*, 1634, huile sur toile, 126 × 78 cm.

© Museo Nacional Thyssen-Bornemisza, Madrid.

celle napolitaine (1616-1652). Une distinction qui est aussi indiquée dans le choix chromatique des cimaises : les premières salles romaines baignent dans des tons bruns, celles napolitaines dans des nuances de bleu qui font bien ressortir les jeux d'ombre et de lumière des peintures. Cette division, scolaire mais didactique, a l'avantage de mettre en lumière l'évolution du style de l'artiste. À ses débuts, le jeune Ribera, âgé d'une quinzaine d'années, s'installe à Rome où il est alors surnommé « lo Spagnoletto » (le petit Espagnol). C'est durant ces premières années que l'influence caravagesque se fait la plus prégnante : Ribera s'approprie, réinterprète ces sujets inspirés de l'univers des bas-fonds. Si le fait de ne pas vouloir le considérer à l'aune du Caravage est un parti pris assumé des commissaires – justifié, par ailleurs –, on pourrait malgré tout regretter l'absence d'œuvres du maître italien (seulement reproduites dans de petits cartels annexes), qui auraient rendu cet héritage plus tangible pour le visiteur.

Puis en parcourant les salles napolitaines, une évidence s'impose : lorsque Ribera s'établit définitivement à Naples à partir de 1616, son style gagne peu à peu en finesse et délicatesse. Il joue avec la

matière, éclaire sa palette en s'inspirant du colorisme vénitien, se tourne vers d'autres médiums (dessin et gravure), explore un esthétisme de la violence dans des compositions profanes tout autant que religieuses.

« L'intérêt de ce parcours chronothématique, c'est de pouvoir suivre l'évolution du style de Ribera, mais aussi de comprendre ses inventions propres, ses citations, ses reprises, ses obsessions », résume Maïté Metz. La scénographie, très réussie, sert clairement cette intention : l'accrochage des œuvres à un niveau assez bas facilite leur observation en profondeur, permet de déceler une multitude de petits détails intrigants ou récurrents. La disposition des peintures est, elle aussi, bien pensée : les œuvres se répondent, entrent en corrélation. D'un seul regard, le visiteur repère des similitudes, des réinterprétations et reprises de motifs, des figures récurrentes à l'instar d'un vieillard que Ribera appréciait manifestement comme modèle, et qui sous ses traits de pinseau revêt tantôt les atours d'un philosophe, tantôt ceux d'un saint.

● MARION KRAUZE

RIBERA. TÉNÈBRES ET LUMIÈRE, jusqu'au 23 février, Petit Palais, avenue Winston-Churchill, 75008 Paris.

RESTEZ CONNECTÉ AU MONDE DE L'ART

Le site d'info n°1 !



1€ LE 1^{ER} MOIS sans engagement



Rendez-vous sur www.LeJournalDesArts.fr